

s'efforcèrent de le rassurer... mais il répétait : « Mon frère a plus de talent que moi, je ne remplirai jamais bien mon emploi. » Le père, homme d'esprit, proposa à son fils de changer de résidence et d'occupation, l'envoya à Manchester faire de grandes acquisitions. Celui-ci remplit cette mission avec le plus grand succès. Mais bientôt M... retomba dans sa défiance ordinaire, se plaignit de nouveau de son incapacité tout en reprenant ses premières occupations. Les mêmes craintes de nuire aux intérêts de son père se réveillèrent, il renonça aux avantages que lui offrait la maison paternelle, partit secrètement pour Liverpool dans l'intention de s'embarquer pour l'Amérique. Ne pouvant s'embarquer, il fut contraint de retourner dans sa famille. Il recommença bientôt après une nouvelle tentative d'évasion. Réinstallé chez son père, il s'empoisonna. Confié aux soins du docteur Hitch, ce médecin reconnu dans son malade un homme fait pour les affaires, intelligent, actif, économe, connaissant les marchandises, calculant très bien et ayant un très bon jugement.

Trois mois suffirent pour remettre ce jeune homme en état de rentrer dans sa famille, où, pendant un an, il s'occupa des affaires d'une manière très satisfaisante. A cette époque, il perdit encore toute confiance dans sa capacité, quitta ses parens; depuis il fit de fréquentes absences. On le laissa contenter ses caprices de déplacemens; bientôt ses sentimens s'altérèrent, il évitait son père, lui parlait brusquement, n'en causait qu'avec colère; il était soupçonneux envers les autres membres de sa famille.

Les quatre observations qui précèdent sont empruntées à l'ouvrage du docteur Prichard, qui les rapporte comme des exemples de *folie morale*. Ce savant confrère, qui avait publié en 1822 un très bon travail sur les maladies du système nerveux<sup>1</sup>, a depuis enrichi la science de l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur les maladies mentales<sup>2</sup>. Cet habile médecin, par une suite d'observations très intéressantes, a fait ressortir les signes de cette variété de délire partiel dans laquelle le caractère, les habitudes, les affections des malades changent sans qu'il y ait lésion de l'intelligence. Le docteur Prichard n'a peut-être pas suffisamment distingué la *folie morale*, d'une autre variété de folie exempte du désordre de l'intelligence et des affections, que Pinel a nommée manie sans délire, dont je parlerai dans des chapitres suivans.

Mademoiselle F..., âgée de 34 ans, est d'une taille élevée; elle a les cheveux châtons, les yeux bleus, la face colorée, le tempérament sanguin; elle est d'un caractère gai et d'une *humeur* douce. Elevée dans le commerce dès la première jeunesse, mademoiselle F... craignait de faire tort aux autres; plus tard, lorsqu'elle faisait un compte, elle appréhendait de se tromper au préjudice de ceux pour qui était ce compte.

Mad<sup>elle</sup> ... allait fréquemment chez une tante, sans chapeau et avec un tablier qu'elle portait habituellement; un jour, à l'âge de 18 ans, sans cause connue,

<sup>1</sup> *A treatise on diseases of the nervous system*, London, 1822, in-8.

<sup>2</sup> *Treatise on insanity and other disorders affecting the mind*, London, 1835, in-8.

en sortant de chez cette tante, elle est saisie de l'inquiétude, qu'elle pourrait bien, sans le vouloir, emporter dans les poches de son tablier quelque objet appartenant à sa tante. Elle fit désormais ses visites sans tablier. Plus tard, elle met beaucoup de temps pour achever des comptes et des factures, appréhendant de commettre quelque erreur, de poser un chiffre pour un autre, et par conséquent de faire tort aux acheteurs. Plus tard encore, elle craint, en touchant à la monnaie, de retenir dans ses doigts *quelque chose de valeur*. En vain lui objecte-t-on qu'elle ne peut retenir une pièce de monnaie sans s'en apercevoir, que le contact de ses doigts ne peut altérer la valeur de l'argent qu'elle touche. Cela est vrai, répond-elle, mon inquiétude est absurde et ridicule, mais je ne peux m'en défendre. Il fallut quitter le commerce. Peu-à-peu les appréhensions augmentent et se généralisent. Lorsque mad<sup>elle</sup>... porte ses mains sur quelque chose, ses inquiétudes se réveillent; elle lave ses mains à grande eau. Lorsque ses vêtements frottent contre quelque objet que ce soit, elle est inquiète et tourmentée. Est-elle quelque part? elle apporte toute son attention pour ne toucher à rien ni avec ses mains, ni avec ses vêtements. Elle contracte une singulière habitude : lorsqu'elle touche à quelque chose, lorsque ses vêtements ont été en contact avec un meuble ou avec un autre objet, lorsque quelqu'un entre dans son appartement, ou qu'elle-même fait une visite, elle secoue vivement ses mains, frotte les doigts de chaque main les uns contre les autres, comme s'il s'agissait d'enlever une ma-

tière très subtile cachée sous les ongles. Ce singulier mouvement se renouvelle à tous les instans de la journée et dans toutes les occasions.

M<sup>elle</sup>... veut-elle passer d'un appartement dans un autre? elle hésite, et pendant l'hésitation, elle prend toute sorte de précautions pour que ses vêtements ne touchent ni aux portes, ni aux murs, ni aux meubles. Elle se garde bien d'ouvrir les portes, les croisées, les armoires, etc., *quelque chose de valeur* pourrait être attaché aux clefs ou aux boutons qui servent à les ouvrir et rester après ses mains. Avant de s'asseoir, elle examine avec le plus grand soin le siège, elle le secoue même s'il est mobile, pour s'assurer que rien de précieux ne s'attachera à ses vêtements. M<sup>elle</sup>... découpe les ourlets de son linge et de ses robes, crainte que quelque chose ne soit caché dans ces ourlets. Ses souliers sont si étroits que la peau dépasse la bordure des souliers, ses pieds gonflent et la font beaucoup souffrir, cette torture a pour motif d'empêcher quelque chose de s'introduire dans le soulier. Les inquiétudes sont quelquefois, pendant les paroxysmes, poussées si loin qu'elle n'ose toucher à rien, pas même à ses alimens; sa femme de chambre est obligée de porter les alimens à sa bouche. Après plusieurs périodes de rémission et d'exaspération, répétées pendant plusieurs années, après avoir reconnu l'impuissance des conseils de ses parens, de ses amis, et de sa propre raison, elle se décide à se rendre à Paris en novembre 1830. L'isolement, le soin des étrangers, les efforts que fait M<sup>elle</sup>... pour cacher sa maladie améliore sensiblement son état, mais le cha-

grin d'avoir quitté ses parens, le desir de les voir, la déterminent après deux mois à retourner dans sa famille. Là, elle reprend peu - à - peu toutes ses inquiétudes et toutes ses *manies*. Après quelques mois, elle quitte volontairement la maison paternelle pour habiter et vivre avec la famille d'un habile médecin. Elle perd encore une grande partie de ses appréhensions et de ses habitudes bizarres. Un an est à peine écoulé que les mêmes inquiétudes se renouvellent ainsi que les mêmes précautions. Le paroxysme dure pendant dix-huit mois. Après un an de rémission, nouveaux paroxysmes; mademoiselle vient se confier à mes soins à la fin de l'année 1834 : pendant dix-huit mois, à peine s'aperçoit-on des mouvemens des mains et des doigts et de toutes les autres précautions qu'elle prend; mais depuis six mois (juin 1837) les phénomènes reparaissent avec plus d'intensité, laquelle augmente de jour en jour.

Pour faire mieux apprécier cette singulière aberration, je tracerai la manière de vivre de M<sup>lle</sup> F... Pendant un jour; elle se lève à six heures, l'été comme l'hiver; sa toilette dure ordinairement une heure et demie, et plus de trois heures pendant les périodes d'excitation. Avant de quitter son lit, elle frotte ses pieds pendant dix minutes pour enlever ce qui a pu se glisser entre les orteils ou sous les ongles; ensuite elle tourne et retourne ses pantoufles, les secoue et les présente à sa femme de chambre pour que celle-ci, après les avoir bien examinées, assure qu'elles ne cachent pas quelque *chose de valeur*. Le peigne est passé un grand nombre de

fois dans les cheveux pour le même motif. Chaque pièce des vêtemens est successivement un grand nombre de fois examinée, inspectée dans tous les sens, dans tous les plis et replis, etc., et secouée vivement. Après chacune de ces précautions, les mains sont vivement secouées à leur tour et les doigts de chaque main frottés les uns contre les autres; ce frottement des doigts se fait avec une rapidité extrême et se répète jusqu'à ce que le nombre de ces frottemens qui est compté à haute voix, soit suffisant pour convaincre mademoiselle qu'il ne reste rien après ses doigts. Les préoccupations et l'inquiétude de la malade sont telles pendant cette minutieuse exploration qu'elle sue et qu'elle en est excédée de fatigue; si par quelque circonstance, ces précautions ne sont point prises, M<sup>lle</sup>... est mal à l'aise pendant toute la journée. La femme de chambre, qui ne doit jamais la quitter, assiste à cette longue toilette pour aider la malade à se convaincre que nul *objet de valeur* n'est adhérent à ses vêtemens ou à ses doigts. Les affirmations de cette femme abrègent les précautions et la toilette. Si l'on menace d'envoyer une seconde femme, la toilette est abrégée, mais la malade est tourmentée tout le jour.

Déjeuner à dix heures : avant de commencer son repas, M<sup>lle</sup>... explore et secoue les serviettes, les assiettes, les verres, les carafes, les couteaux, elle secoue et frotte ses doigts après qu'elle a touché les diverses pièces de son couvert. Il en est de même pour le diner. La présence des étrangers ne la retient point. Elle mange avec une sorte de vivacité.

Avant de se coucher, elle prend les mêmes précautions, et sa toilette du soir dure plus d'une heure.

Pendant la journée, M<sup>elle</sup>... lit, ou se livre à quelque travail d'aiguille, mais elle a bien soin de secouer les livres, l'ouvrage avant de s'en servir, de secouer ses mains et de frotter ses doigts à chaque fois qu'elle a touché à ces divers objets. S'il lui arrive de porter ses mains à ses cheveux, à sa figure, à ses vêtements, ou sur quelque objet placé auprès d'elle, elle secoue, elle frotte ses doigts, comme je l'ai dit plus haut. M<sup>elle</sup>... écrit à sa famille, pour lui rendre compte de son état, de ce qu'elle fait, de ses projets, de ses espérances de guérison; avant d'écrire, elle secoue le papier, les plumes, l'écrivoire et ne cachète jamais ses lettres avant que sa femme de chambre ne l'ait assurée qu'il n'y a rien dans les plis du papier. Elle ne décachète jamais les lettres qu'elle reçoit. Pendant les paroxysmes, M<sup>elle</sup>... ne lit, ne travaille et n'écrit qu'en présence de sa femme de chambre, et si elle est accidentellement seule, même dans son appartement, elle ne s'assoit pas avant que celle-ci n'arrive et n'assure qu'il n'y a rien sur le siège qui empêche de s'asseoir. M<sup>elle</sup> fait des visites, en entrant elle se garantit de tout contact, se balance autour d'un siège, l'examine, le secoue et elle fait tout cela avec assez d'adresse pour qu'on ne s'en aperçoive pas d'abord. Reçoit-elle des visites, elle approche un fauteuil, mais aussitôt elle secoue et frotte ses doigts. Elle fait des voyages dans sa ville natale, mais elle s'arrange de manière à arriver très grand matin, afin d'avoir le temps de changer de linge, de vêtements et de se la-

ver avant d'embrasser ses parens à leur lever. M<sup>elle</sup>... ne déraisonne jamais; elle a le sentiment de son état, elle reconnaît le ridicule de ses appréhensions, l'absurdité de ses précautions, elle en rit, elle en plaisante; elle en gémit, quelquefois elle en pleure; non-seulement elle fait des efforts pour se vaincre, mais elle indique les moyens même très désagréables qu'elle croit propres à l'aider pour triompher de ses appréhensions et de ses précautions.

M<sup>elle</sup>... soigne sa toilette, mais sans recherche, elle achète chez les marchands, mais sa femme de chambre paie, elle compte ensuite avec celle-ci, et lui fait prendre son argent dans son secrétaire sans y toucher elle-même. M<sup>elle</sup>... aime la distraction, elle va au spectacle, dans les promenades publiques; elle fait des parties de campagne; tous les soirs elle se réunit à une société; sa conversation est gaie, spirituelle et quelquefois malicieuse; mais si elle change de siège, si elle porte ses mains à sa tête, à sa figure, à sa robe, à son fauteuil ou au fauteuil de quelque autre personne, elle secoue, se frotte vivement les doigts; elle fait de même si quelqu'un entre ou sort du salon. Elle conserve d'ailleurs une très bonne santé; l'appétit et le sommeil sont bons; elle a quelquefois de la céphalalgie; la face se colore promptement pour la plus légère émotion, elle se prête à tous les soins médicaux qui lui sont proposés; elle répugne aux bains, à cause des précautions qu'elle est obligée de prendre avant d'entrer dans l'eau et après en être sortie.

Il serait impossible dans aucun temps, de surprendre

le moindre désordre dans les sensations, dans le raisonnement, dans les affections de cette intéressante malade.

On m'accusera sans doute d'avoir multiplié les observations; j'ai voulu faire mieux connaître cette variété de folie que Pinel a nommée *manie raisonnante*, que le docteur Prichard appelle *folie morale*, qui est une véritable monomanie; les malades atteints de cette variété de folie ont vraiment un délire partiel; ils font des actions, ils tiennent des propos bizarres, singuliers, absurdes qu'ils reconnaissent pour tels et qu'ils blâment. Parmi ces malades, les uns sont turbulens, insociables, commettent des actions ridicules, blâmables, contraires à leurs anciennes affections et à leurs vrais intérêts; ils se trouvent mal partout, changent sans cesse de place; ils disent et font le mal, par malice, par désœuvrement, par méchanceté; incapable d'application, ennemis du travail, ils bouleversent, cassent, déchirent. La perversion de leur caractère, en fait des fléaux pour leur famille, pour les maisons dans lesquelles ils sont réunis. A la Salpêtrière, à Charenton, le séjour de ces monomaniaques est redouté; par leurs exemples et par leurs conseils, ils détruisent la discipline, la subordination si nécessaire dans de pareils établissemens. Les autres connaissent parfaitement bien leur état, en discutent pertinemment, desirent s'en délivrer; ils ne sont point dangereux par leurs propos, par leurs actions, ils ne sont nuisibles qu'à eux-mêmes; abandonnent les objets de leurs affections, quittent leurs familles, leurs affaires, compromettent leurs vrais intérêts, toujours mus par des motifs plus ou moins plausibles.

Les signes de la monomanie raisonnante sont le changement, la perversion des habitudes, du caractère des affections.

Dans la monomanie dont j'ai parlé en commençant ce second volume, il est évident que l'intelligence est lésée et que cette lésion entraîne le désordre des affections et des actions. Dans la monomanie raisonnante dont je m'occupe, l'intelligence n'est pas essentiellement lésée, puisqu'elle assiste aux actes de l'aliéné, puisque le malade est toujours prêt à justifier ses sentimens et ses actions.

La monomanie raisonnante a une marche aiguë ou chronique. On y distingue trois périodes. Dans la première, le caractère et les habitudes sont changés; dans la seconde, les affections sont perverties; enfin, dans la troisième, l'exaltation maniaque se manifeste, ou bien la dégradation des facultés, plus ou moins rapide, conduit le monomaniaque à la démence. Cette monomanie est rémittente ou intermittente: elle est sujette aux récidives; elle se complique avec la lypémanie, l'hypochondrie, l'hystérie, surtout avec la paralysie.

Le traitement ne réclame point d'indication thérapeutique différente des indications exposées en parlant de la monomanie en général; mais la direction mentale exige une attention particulière, surtout pour l'isolement qui ne doit pas être prescrit légèrement. Il est bon d'être prévenu que les contrariétés, même les avertissemens et les conseils donnés dans le début de la maladie, précipitent les malades dans la seconde

période; aussi faut-il une grande prudence et une grande habitude pour diriger les individus atteints de monomanie raisonnante.

La monomanie raisonnante doit être étudiée avec d'autant plus de soin, que les malades qu'elle affecte savent tromper même les médecins les plus habiles; parce qu'ils dissimulent leur état à ceux qui les observent et à l'autorité qui doit prononcer sur leur isolement; parce qu'ils en imposent aux magistrats juges de leur capacité légale pour administrer leur personne ou leur fortune, enfin parce qu'ils sont fréquemment le sujet de questions médico-légales très difficiles à résoudre. J'espère que par ces motifs on m'excusera de l'étendue que j'ai donnée à tout le chapitre de la monomanie. Voyez *Médecine légale*, dans la troisième partie de ce volume.

### § III. Monomanie d'ivresse.

De tous les temps et en tous lieux, les hommes ont fait usage des boissons fermentées et en ont plus ou moins abusé. Chaque peuple a sa liqueur qu'il préfère à toute autre, et qu'il prépare avec les productions du sol qu'il habite. En Europe, on boit du cidre, de la bière, du vin et de l'eau-de-vie; on abuse aussi de ces boissons. Leur usage modéré excite agréablement les facultés physiques et morales; l'abus provoque le délire, puis le coma, le sommeil et la stupeur. Ces effets varient suivant mille circonstances individuelles, et suivant la quantité et la qualité des boissons dont on abuse. L'abus des boissons fermentées est plus fréquent

dans le nord que dans le midi. En Russie, en Suède, en Danemark, dans les pays froids et humides, tels que la Hollande et l'Angleterre, on a besoin d'excitation pour résister aux influences du climat. Dans l'Amérique du nord il meurt, dit un magistrat de l'Union, 57,000 ivrognes par an. L'intempérance produit dans ce pays, les trois quarts des crimes et des aliénations mentales, on peut en dire autant du nord de l'Europe.

Les enfans, les femmes et les vieillards sont moins exposés que les adultes à l'abus des boissons fermentées, et par conséquent à ses déplorables effets. La funeste disposition à l'ivresse est quelquefois héréditaire. Gall rapporte que dans une famille russe, le père et le grand-père ont été de bonne heure les victimes de leur penchant pour les boissons fermentées, et que le petit-fils, dès l'âge de 5 ans, manifeste déjà un goût prononcé pour les liqueurs fortes.

L'ivrognerie, en altérant le cerveau, dégrade peu-à-peu l'intelligence, affaiblit les organes du mouvement, conduit à la folie, au *delirium tremens*<sup>\*</sup>, à la paralysie, qui tue un si grand nombre d'aliénés. Elle conduit aussi au suicide. Pendant que j'étais à la Salpêtrière, nous avions une employée qui avait été maniaque et qui était attachée depuis au service de la division des aliénées de cet hospice. A la plus légère contrariété, cette fille se mettait à boire, elle avait recours à mille ruses pour

\* Voyez sur ce sujet important, P. Rayet, *Mémoire sur le Delirium tremens*, Paris, 1819, in-8. — Leveillé, *Mémoire sur la folie des ivrognes ou sur le Délire tremblant*. (Mémoires de l'Académie royale de médecine, t. 1<sup>er</sup>, Paris, 1828, in-4, p. 181).